



Le ministre de la Culture, Franck Riester, visite, le 14 mai, une galerie du Marais, à Paris, en compagnie de Marion Papillon, présidente du Comité des galeries d'art. GALERIE PAPILLON.

BÉATRICE DE ROCHEBOUËT
bderochebouet@lefigaro.fr

LES GALERIES FRANÇAISES EN QUÊTE D'IDÉES

À quoi ressemblera l'avenir pour le monde de l'art ? Rien ne sera plus comme avant ou tout recommencera, une fois que les vieilles habitudes reprendront le pas sur l'envie de se réinventer ? Le débat est lancé alors que les galeries ont rouvert leurs portes après sept semaines d'arrêt forcé. Les camps s'affrontent. Certains prôchent pour une communauté plus solidaire avec des valeurs s'éloignant du diktat du marché de l'art. Un retour à l'art en tant que bien culturel et non plus produit purement spéculatif. D'autres pensent au contraire que la cupidité marchande d'un milieu jugé individualiste et égo-centrique aura le dessus.

Face à la surabondance des foires et la surenchère des prix, la sonnette a déjà été tirée ! Les pseudo-collectionneurs attirés par le côté glamour de l'art, ses dîners et ses fêtes risquent de disparaître. Et, dans leur sillage, ceux qui se sont improvisés « art advisors ». Une crise nettoie le superflu. Elle accélère les initiatives plus qualitatives pour répondre à une nouvelle économie. Celles de 1975, de 1990, de 2008 ont fait des dégâts mais provoqué un nouvel élan. La pandémie tombe à un moment où la limite du raisonnable a été dépassée. Mais il est encore trop tôt pour mesurer les effets sur le marché. Un marché qui aura toutefois du mal à entrer en résilience parce qu'il repose sur le commerce. Cette activité a, de fait, autorisé les galeries à rouvrir dès le 12 mai.

« Il y avait urgence à reprendre le chemin de nos galeries mais la relance sera lente. La fréquentation est meilleure que prévu. J'ai vu une cinquantaine de personnes depuis la réouverture. Est-ce que les acheteurs vont suivre sur la longueur ? », s'interroge Marion Papillon, à la tête du Comité des galeries d'art. Cette galeriste, qui emploie moins de cinq personnes pour un chiffre d'affaires annuel de moins d'un million d'euros, avait poussé un cri d'alarme le 8 avril. Dès la fermeture des lieux publics le 16 mars, le comité avait réalisé une étude auprès de ses 279 galeries adhérentes afin d'évaluer l'impact de la crise sanitaire : un tiers d'entre elles pourraient ne pas réussir à maintenir leur activité au second semestre 2020.

Retour aux sources ?

Malgré les efforts des galeries pour changer leur manière de travailler en développant le « on line » et les réseaux sociaux, l'équilibre reste très fragile : 85 % d'entre elles sont des TPE employant moins de 5 salariés et 52 % déclarent un chiffre d'affaires inférieur à 41 600 euros mensuels. Visiblement, Marion Papillon a été entendue des pouvoirs publics. Le 14 mai, le ministre de la Culture, Franck Riester, visitait quatre galeries du Marais.

« Les galeries méritent un plan de relance fort avec des leviers pour les soutenir, comme le 1 % de la commande publique, insuffisamment appliqué ou des mesures incitatives dans la loi de finance pour les entreprises. Les budgets d'acquisition ont baissé d'années en années. Il est important que l'État se reengage », s'insurge Marion Papillon.

ALORS QU'ELLES ROUVRENT, LA CRISE LES Pousse À SE RECENTER SUR LEUR VRAI MÉTIER : CULTIVER LE LOCAL ET DÉFENDRE LEURS ARTISTES, PRIVÉS DE FOIRES INTERNATIONALES.

Sortir des carcans et repartir sur de nouvelles bases, tous y aspirent. « À 68 ans, je suis devenu galeriste, après avoir été collectionneur. Avec un diplôme de HEC et une carrière dans l'édition, je suis entré dans le métier avec la volonté d'être hors système et de ne surtout pas pratiquer un marketing poussif envers mes clients, observe Nicolas Silin, qui a reçu la visite du ministre. Je défends de jeunes artistes avec des œuvres entre 2 000 et 3 000 euros, qui ne vaudront pas forcément plus à l'avenir. »

Ce battant pense qu'il va s'en sortir par son engagement sincère auprès de ses artistes qu'il paye rubis sur l'ongle. Et aussi parce qu'il fait partie des petites galeries qui ne sont pas financées par les banques ou par de grands collectionneurs. Mais ce sera sans doute beaucoup plus difficile pour les moyennes enseignes qui font les deux tiers de leurs chiffres d'affaires dans les foires. « Certes, on y reconstruit de nouveaux collectionneurs, mais à l'heure des comptes, le bilan était négatif pour les petites structures. Et redoutable pour les artistes français », observe Fabienne Leclerc (Galerie In Situ). « J'ai commencé dans le 13^e arrondissement, puis à Stalingrad, à Paris. Puis je me suis émigrée à Romatville en Seine-Saint-Denis pour me regrouper avec d'autres galeries, tout en gardant mon identité. Les coûts sont moindres. Et nous mutualisons les événements pour offrir une autre expérience à nos clients. On vient chez nous pour une promenade du dimanche conviviale, familiale, personnalisée. »

Retour aux sources ? « Le côté positif de cette situation dramatique est que l'intérêt va se recentrer sur les galeries. C'est le seul endroit où l'on a accès librement et gratuitement à la culture », note Eric Dereumaux (Galerie RX) qui, avec 4 collaborateurs, génère un chiffre d'affaires entre 1 et 1,5 million d'euros. « Je suis retourné à mon vrai métier, qui est celui de galeriste, en faisant un travail de fond. J'ai un challenge : faire venir 50 clients à la galerie pour voir mon exposition sur Hermann Nitsch qui a dû fermer à cause du confinement, ajoute-t-il. En l'absence de voyages, je travaille l'international au niveau local, notamment avec Un dimanche dans le Marais, qui regroupe désormais une cinquantaine de galeries. »

Mais les foires resteront indispensables au métier. « L'humain oublie vite. Je ne vois pas comment le ballet des avions ne va pas reprendre vers Bâle, Londres ou New York », observe Georges-Philippe Vallois, qui a toujours davantage misé sur des expositions historiques. « Ce qui est à revoir, c'est la domination des organisateurs de foires sur le choix des galeries, leurs emplacements et la sélection de nos artistes. Cette mainmise est nuisible à notre image vis-à-vis des collectionneurs », ajoute ce dernier.

Comment faire repartir la machine ? Si les marchands avouent avoir eu du mal à envoyer pendant le confinement des propositions de vente qui auraient été mal perçues par leurs clients, ils ont compensé par le Net. À l'image de Christophe Gaillard et sa plateforme « Ça n'a pas de prix ». Le montant de l'œuvre est à discuter en privé entre le marchand, l'artiste et le collectionneur, pour justement lutter contre « cet excès de marchandises, d'images et d'informations, explique le galeriste de la rue Chapon. La crise sanitaire nous a obligés à mettre sous un plus grand jour des qualités humaines et des choix esthétiques qu'une normalisation et une globalisation du monde de l'art ont pu étouffer », ajoute-t-il.

Les artistes au centre du jeu

« Nous allons connaître une période de reclassement et de réajustement des prix. On ne pourra plus montrer les derniers produits du moment avec des cotes comme au supermarché. Il va falloir parler de la véritable histoire de l'art et constituer des collections sur le long terme, renchérit Hervé Loevenbruck. Les artistes liés à la pensée auront à nouveau de la visibilité alors qu'ils étaient noyés dans une surabondance d'offres. Le rythme sera plus sain. » Sa nouvelle plateforme Loeve&Co, montée avec Stéphane Corréard (initiateur de la foire « Galeristes » au

Carreau du Temple, à Paris), qui mise sur l'histoire d'une œuvre, connaît un grand succès avec plus de 2 500 inscrits et de nombreuses ventes.

Avec le déconfinement, les galeries françaises sont reparties au front. Ce dimanche 24 mai marquera leur premier événement avant celui plus conséquent de Paris Gallery Weekend, du 2 au 5 juillet. « C'était un défi, après l'annulation de la foire Art Paris, pour montrer que les galeries françaises ne baissent pas les bras. Au contraire ! », note Nathalie Obadia, qui a mobilisé les troupes. Ils sont une soixantaine à avoir dit oui.

Faut-il croire à ce regroupement solidaire ? Aux États-Unis, le puissant David Zwirner a ouvert sa « viewing room » digitale à douze plus petites galeries new-yorkaises. À Paris, Emmanuel Perrotin a lancé « Restons unis », en invitant 26 galeries parisiennes à exposer chez lui dans le Marais, jusqu'au 14 août. Et Thaddaeus Ropac va accueillir, du 12 au 26 septembre, à Pantin, l'association Jeune Création, qui regroupe 60 artistes.

La crise a eu l'intérêt de remettre au centre du jeu les artistes. « Instagram s'est révélé être un formidable outil de communication, d'où l'idée de leur proposer de mettre en ligne 3 œuvres dont une à moins de 500 euros. L'artiste gère la transaction en direct avec l'acheteur qui verse 70 % à celui-ci et 30 % sur une cagnotte Leetchi », explique son initiatrice, la critique d'art Isabelle de Maison Rouge. Lancée en avril, la première cagnotte a récolté 10 000 euros, qui ont été reversés au fonds de soutien adossé à la fondation du collectionneur Antoine de Galbert, reconnue d'utilité publique. La deuxième a rapporté 12 000 euros. Une troisième est en route. Cet aspect solidaire, qui a vu des personnes n'ayant jamais acheté en galeries par le passé, pourront acheter et être une clef pour l'avenir. ■

VENDEZ VOS ANTIQUITÉS

Vendez en direct et sans frais à Paris ou en Province :
MEUBLES, TABLEAUX, OBJETS D'ART
du XVII au XX^e siècle.

Paiement sécurisé et immédiat.



MS ANTIQUITÉS
Paris : 06 10 86 10 98
Province : 02 77 02 03 84
mastagos4@gmail.com